

la récompense suprême offerte par la destinée à son enfant de prédilection.

Les foules de l'An Mil avaient cru à la fin du monde ; la surface de la terre avait été en proie à la panique et au désespoir. Mieux instruites, les foules de l'An Deux Mille s'achemineraient vers un état où il deviendrait absurde de craindre qu'aucun accident puisse interrompre la belle trajectoire morale suivie par l'humanité. La notion même de progrès était inséparable de l'idée de continuité ; de même que l'équation contient la courbe, la vie contenait incluse en elle-même une promesse, celle de durer et de s'accomplir.

**

Cinquante années se passent ; la science multiplie ses découvertes ; les deux cauchemars de l'humanité, la peste et la famine, semblent éloignés d'elle à jamais ; la mort recule ; les mères mettent au monde avec plus de confiance des enfants mieux assurés de vivre ; la distance a cessé d'être un obstacle infranchissable entre les pensées des hommes ; il semble que le rêve des grands humanistes, des grands libéraux, des grands individualistes du XIX^e siècle se réalise plus vite qu'ils ne l'avaient eux-mêmes espéré. L'homme voit poindre enfin le but qu'ils lui avaient assigné, la fraternité universelle fondée sur le libre développement de la conscience de chacun.

C'est à ce moment précis qu'éclate la guerre. Une réalité insoupçonnée se démasque aux yeux des intellectuels. Cette science, qui devait unir et guérir, avait apporté le même zèle indifférent à servir les forces de destruction ; les instruments qui devaient rapprocher les hommes n'aboutissaient qu'à propager le fléau ; l'instruction devait éveiller les esprits et les mettre en mesure de repousser l'erreur ; elle avait pour seul effet de les rendre plus accessibles aux embûches de la parole ; l'art lui-même, cette fleur délicate jaillie de ces profondeurs qui sont communes à tous les hommes, l'art devenait un argument de haine ou de mépris.

Ainsi tout l'échafaudage de l'esprit — raison, logique, intelligence — apparaissait comme un amas de forces aveugles et putassières ; aucune trace d'instinct régulateur ne s'y montrait plus ; et à l'heure où notre dernier espoir se tournait vers lui, le génie de l'espèce, l'infaillible et bienveillant *fatum* dont nous croyions avoir entendu la promesse se déroba à nos appels ; il nous laissait perdus, sans guide et sans boussole, au milieu de l'affreuse buée de sang.

Voilà sept années que le mensonge et la mort, l'injure et la haine, la violence et la misère, la famine et l'épidé-

mie ont fondu sur nous, surgissant de ce passé où nous les croyions si bien enfermés ; sept années que la vieille rage primitive s'est remise à désoler la surface de la terre.

Jugeons après cela de quelle hauteur sont tombées les espérances des grands intellectuels de notre époque ; la foi héritée des géants du siècle dernier, de Thierry et de Michelet, basculait d'un coup. Le génie de l'espèce s'était tu ; l'avenir n'était plus la récompense obligée du passé ; la certitude n'était plus l'attribut immanent de l'activité humaine ; la vie enfin, la vie n'avait plus toujours raison.

**

Les effets de ce prodigieux renversement ont été aussi tragiques qu'on pouvait le craindre ; ce n'est pas en vain que le doute s'installe dans le palais de la certitude ; plus la confiance a été généreuse et fervente, plus atroce est l'inquiétude.

Les médiocres, que déjà ne réchauffait aucun amour pour l'homme, circulent à l'aise au milieu des ruines ; ils ricanent le fameux : *Nous vous l'avions bien dit*, et s'en vont à leurs affaires, qui sont fructueuses.

Mais les meilleurs sont les plus atteints. Je crois que la postérité retiendra comme l'expression la plus déchirante de ce vacillement de la foi un livre auquel notre époque est loin d'avoir prêté une attention suffisante. *Liluli* est peut-être une des œuvres les plus saisissantes, je ne dis pas seulement de Romain Rolland, mais encore de notre temps.

Ce drame est un spasme, le spasme qui saisit l'homme de foi devant les ruines de sa foi.

Quel est le sujet de *Liluli* ? C'est la retraite d'un esprit à travers les ruines de son empire intérieur ; chacune des scènes marque une des étapes de cette grande défaite ; le *Wanderer* intellectuel, l'éternel Juif-Errant des idées essaye de se raccrocher successivement à toutes les positions sur lesquelles s'était autrefois sa confiance ; et chacune d'elles successivement tombe aux mains de *Liluli*, l'envahisseur ; c'est ainsi que succombent tour à tour ces anciennes citadelles de la pensée et de l'action, — Liberté, Egalité, Fraternité, Amour, Raison, Vérité.

Quand *Liluli* en est arrivée là, il ne reste plus en face d'elle que deux forces intactes : l'Idiotie et le Rire, — Janot et Polichinelle. Pour venir à bout de l'Idiotie, elle fait intervenir son irrésistible alliée L'lhôpi, l'Opinion : quant au Rire, qui prudemment refusait son appui à la Vérité lorsque celle-ci appelait au secours, il subsiste seul, intangible et stérile ; mais sa couardise ni ses pirouettes ne le sauveront ; capable de tout comprendre, incapable de se sacrifier à rien, il périt lui aussi, lui le dernier, écrasé sous les ruines d'un monde

où d'un bond vient s'asseoir la triomphatrice suprême, *Liluli*, la trouble, la gracieuse et mortelle Illusion.

**

Après le poète, l'historien, après le lyrique, le déductif. Le récent ouvrage de M. Guglielmo Ferrero, *La Ruine de la Civilisation antique*, est une réplique donnée à *Liluli* sur un plan différent de l'esprit.

Il ne s'agit plus ici de dénombrer avec épouvante les chères effigies morales, brisées par la folie humaine ; il s'agit de diagnostiquer à la lumière des précédents le mal dont meurt la civilisation.

Mais ne nous trompons pas aux apparences ; la démarche est des deux parts la même ; l'étude de l'historien italien procède du même désespoir que le cri d'agonie poussé par l'écrivain français ; l'un et l'autre sont de grands intellectuels, l'un et l'autre de grands démocrates, l'un et l'autre des intelligences nourries, sensibles, aiguës ; l'un et l'autre aimaient le monde moderne d'un amour plein de reproche et de tendresse ; l'un et l'autre étaient attachés à son avenir avec toutes les forces d'un idéalisme et d'une confiance illimités.

Nous avons vu à quel nihilisme aboutit Romain Rolland. Il ne croit plus que l'Europe conserve la force de sauver la civilisation qu'elle a mise au monde ; elle agonise, et les sursauts de son agonie vont rapidement l'achever, dans une horreur et une dévastation sans nom.

Un troisième ouvrage aboutit à une conclusion analogue ; celui-là est d'un géographe, M. Demangeon, et il porte un titre funèbre, *le Déclin de l'Europe*. Livre un peu terne, d'une froideur tout économique, mais où les faits, les textes et les chiffres prennent une valeur de pression et de convergence inexorable.

Ruinée, dépeuplée, l'Europe a laissé échapper le sceptre du monde ; en même temps que les armes tombent de ses mains mourantes, l'or, le crédit et le prestige lui sont arrachés par ses concurrents ; la crainte et l'admiration la rendaient maîtresse de la planète ; elles ont fait place au mépris et à la pitié ; la civilisation européenne s'est déchirée soi-même ; adienne qu'elle guérisse du coup dont elle s'est frappée, elle ne s'en relèvera pas moins trop tard pour échapper aux conséquences inévitables de son appauvrissement et de sa dégradation.

**

Ainsi la Grand'Peur de l'An Mil a ressuscité. Nos pères s'étaient vainement flattés de l'espérance qu'ils avaient armé la raison et la dignité humaine contre tout réveil

de l'ancienne ignominie ; au premier choc un peu brutal, la belle cuirasse d'optimisme est tombée en morceaux.

L'étonnement et la panique se sont de nouveau répandus à la surface de la terre ; la fin du monde nous est de nouveau pronostiquée ; une fois de plus des voix irritées nous montrent les symptômes avant-coureurs de l'anéantissement, les prophètes de malheur nous invitent à nous mortifier.

Mais à la différence de l'An Mil, les foules d'aujourd'hui ne se pressent pas aux églises ; elles ne remplissent pas la ville de leurs lamentations, tandis que là-haut, l'œil fixé sur les constellations, le pape Gerbert prie, sait et espère. Aujourd'hui on voit la foule vaquer paisiblement à ses occupations, et c'est Gerbert qui, seul, sur le sommet de la tour, cherche en vain le signe de la rédemption, doute et désespère.

Un pareil renversement des conditions intellectuelles doit retenir l'attention. Le mot *décadence* est entré dans les habitudes. Des jeunes écrivains que nous aimons n'hésitent pas à en user avec une férocité qu'on peut trouver un peu facile. Il faut y voir clair et ne pas céder sans réflexion à des entraînements verbaux dont les résultats peuvent être d'une extrême gravité.

Sommes-nous vraiment en décadence ?

La civilisation est-elle vraiment menacée au point qu'on nous le dit ?

Ou bien cette crise de désespoir ne serait-elle pas la rançon des confiances excessives de naguère ? En ce sens elle pourrait s'appeler le pessimisme de l'optimisme.

Presque tous ceux qui nous donnent l'exemple de cet état d'esprit, par ailleurs émouvant et noble, ont appartenu aux milieux du libéralisme bourgeois ; ils ont, plus ou moins, participé à ses courants de pensée.

Je me propose de me demander à présent s'il n'existait pas, en face de ce libéralisme bourgeois, optimiste par définition, une vue du monde très différente, fondée sur des conceptions matérialistes et pessimistes, et si une pareille attitude n'amène pas aujourd'hui ceux qui lui sont restés fidèles à des conclusions passablement différentes de celles que je viens de résumer.

En un mot, en face du pessimisme de l'optimisme, n'y a-t-il pas un optimisme du pessimisme, propre à solliciter des esprits nets et vigoureux ?

L'examen des arguments développés par un des grands libéraux dont j'ai parlé tout à l'heure va me permettre de préciser le sens de cette expression.

(A suivre.)